



ACTION :

Pour une définition du vouloir...

Nous disposons des éléments pour une définition correcte du vouloir. La volonté n'est pas une faculté mystérieuse, un premier commencement qui transcenderait toute motivation. Elle ne se réduit pas davantage à la somme de mes tendances. Elle ne saurait se confondre avec l'intelligence pure, qui, en elle-même, n'est pas source d'action.

Pourtant il n'est pas de volonté sans un système de tendances et il n'est pas de volonté sans intelligence et réflexion.

L'acte volontaire est en fait celui qui opère la synthèse réfléchie de mes tendances en vue d'une action dans le monde.

Toute action implique des mobiles et trouve sa cause dans les besoins d'un être vivant. Seulement, l'homme, capable de réflexion, ne cède pas toujours aux premières sollicitations qui se présentent. La volition s'oppose à l'impulsion.

La volition exige un arrêt. Entre une situation donnée et la réaction qui sera exécutée, il y a comme une lacune, il y a la place de la conscience et de la réflexion. Ici se situent le choix, la considération des possibles. L'acte volontaire est celui qui s'est précédé lui-même à titre de possible pensé.

Le possible est projeté dans l'avenir comme fin à poursuivre avant d'être exécuté comme acte. Par là même la détermination psychologique subit une métamorphose. Ce qui eût été cause déterminante devient un but à atteindre.

Le mobile, qui resté inconscient, eût agi comme cause devient un motif, c'est-à-dire une fin pour mon action.

Au lieu de subir une pulsion je me propose une tâche. Et cela ne revient pas au même. Car projetant devant moi les possibles, j'ai loisir de les confronter. Agir volontairement, c'est d'abord « savoir ce qu'on veut », prendre conscience des exigences fondamentales de ma personne, renoncer à satisfaire tels caprices, tels désirs, vifs peut-être mais superficiels qui me pousseraient à accomplir des actes qui « ne me ressemblent pas ».

Le caractère synthétique de l'action humaine volontaire a d'ailleurs pour correspondance, au niveau des structures neurologiques, la disposition des centres nerveux dans le cerveau. Ces centres ne sont pas juxtaposés, mais coordonnés et hiérarchisés. Les centres d'encéphaliques des émotions et des besoins fonctionnent sous le contrôle de l'écorce cérébrale.

Ajoutons que la volonté n'est complète que lorsqu'elle s'achève en une exécution intelligente. Car c'est le propre de la volonté, nous l'avons dit, d'incarner ses desseins dans l'univers, au moyen de techniques efficaces. Par là, comme le dit très judicieusement Pradines, « la volonté est deux fois raison : raison d'agir et rationalité du moyen d'agir ».

Mais il n'est pas suffisant de définir la volonté par la synthèse des tendances. Toute synthèse suppose une hiérarchie, donc une « table de valeurs ».

Le volontaire s'appuie sur un certain idéal qui fait l'unité de sa vie, qui lui donne une ligne de conduite. Par là, comme dit Darbon, la volonté apparaît comme « une fonction régulatrice « qui obtient que « nos actes soient moins variables que nos sentiments ». Grâce à cette fonction régulatrice « l'homme travaille quand il est fatigué, sourit quand il est triste, demeure courtois quand il est en colère ».

Quelle est cette table de valeurs sur laquelle la volonté s'appuie ?

Charles Blondel répondait que cette table de valeurs est d'origine sociale et assez curieusement cet auteur assimile en quelque sorte conformisme et volonté. Ce seraient les sollicitations sociales qui feraient les actes volontaires.

L'opposition du spontané et du volontaire serait celle de l'individuel et du social. Au vrai, le social apparaît dans presque tous les actes volontaires ne pas bâiller dans une réunion mondaine, s'arracher à un lit douillet un matin d'hiver pour se rendre à son travail, se garnir la mémoire pour passer un examen de connaissances plus ou moins intéressantes qu'on n'aurait jamais eu le courage d'assimiler sans cela, voilà autant d'actes volontaires qui répondent à des impératifs sociaux.

On peut rétorquer à Blondel que toute table de valeurs n'est pas d'origine sociale. Les héros de Stendhal ne puisent-ils pas leur volonté dans la révolte contre les institutions établies ?

Il est vrai que lorsque Julien Sorel se révolte contre la société hypocrite et gourmée de la Restauration, son imagination est hantée par des « modèles » d'origine sociale :

Jean-Jacques Rousseau dont il a lu tous les livres et aussi la figure prestigieuse et déjà légendaire de Napoléon.

Mais ce problème de l'origine des valeurs échappe à la psychologie proprement dite. Abandonnons-le à la morale et à la métaphysique et contentons-nous de constater que l'homme volontaire a toujours un idéal qui donne un sens à sa vie, qui lui permet de discipliner et de hiérarchiser ses tendances et par là d'acquiescer ce que Goethe nommait magnifiquement la « seigneurie de soi-même ».

Denis Huisman.